ROSEMONDE GÉRARD 1866–1953

À la comtesse d'Aulnoy et à la comtesse de Ségur

Il me semble, sous des feuillages,
Les voir, au bord d'un beau chemin,
Toutes deux tenant des images,
Toutes deux se tenant la main.

C'est elles, au bord de la vie,
Qui mirent tant de merveilleux
Et toutes ces imageries
Qui nous restèrent dans les yeux ;

C'est elles qui, dans un mensonge,
Enveloppaient tout l'avenir ;
Elles nous ont appris le songe…
Comment ne pas s'en souvenir ?

Comment effacer une branche
De ces grands bois miraculeux
Où parlait une chatte blanche ?
Où discourait un oiseau bleu ?

Quelle forêt est plus dorée
Que cette forêt de l'amour,
Où la princesse Désirée
Redevenait biche le jour ?

Quelle valse, dans l'existence,
Peut voir un si petit soulier
Que ceux de Cendrillon qui danse ?…
Et peut-on jamais oublier

La charmante philosophie
De cet univers plein de fleurs
Où l'incorrigible Sophie
Souriait sur tant de malheurs, —

Et cet âne, couvert de gloire
Qui, sous le nom de « Cadichon »,
Prétendit laisser des Mémoires
Comme le Duc de Saint-Simon !

Ces livres, qui nous faisaient vivre
Au milieu d'un monde enchanté,
C'était un peu plus que des livres :
C'était des rêves en papier…

Ces livres, sur lesquels on pense
Quand on ne pense pas encor,
C'était, au bord de l'existence,
Tout l'impossible pour décor…

Quelle auréole littéraire
Peut valoir leur geste émouvant :
Je les ai reçus de ma mère
Pour les donner à mes enfants…

Et je crois qu'à travers la vie
Ils nous accompagnent toujours
Dans les maisons, dans les prairies,
Dans les saisons, dans les amours…

C'est encore un peu de lumière,
C'est un peu du passé tremblant
Qui ne veut pas se laisser faire…
Et je crois éternellement

Que le monde de la pensée
Se divise en deux grands états :
Ceux qui croient aux Contes de Fées,
Et tous les fous qui n’y croient pas !